

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Rlié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Gânerique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO

LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

PREMIÈRE PARTIE.

VIII

NOU L'AUTEUR FAIT ASSISTER LE LECTEUR A UNE PARADE AUX
FLAMBAUX DE TABARIN.

Michel avait une habitude dont il ne se départait sous

— Voyez-vous cela ! et il n'est rien arrivé ?

— Ce n'est pas la peine d'en parler, monseigneur, quelques
têtes cassées, voilà tout. Ces pages sont des démons. Il y en a un
qui a été tué raide d'un coup de pierre ; deux ou trois autres ont
été assez malement éclopés, mais à part cela, rien !

— Hum ! c'est bien suffisant, il me semble, Michel ?



BONJOUR, JEANNE, LUI DIT-ELLE. GEORGES, EMBRASSE TA MÈRE POUR MOI, MON MIGNON.

aucun prétexte ; il ne savait jamais rien, quitte, si son maître
continuait à l'interroger, à en dire souvent plus que celui-ci en
demandait.

Le comte savait cela. Il ne s'émut donc pas, et reprit
tranquillement :

— Ainsi, tout va bien dans le village ?

— Tout, monseigneur ; nous n'avons jamais joui d'une si
grande tranquillité.

— Voilà qui me ravit.

— Avant-hier seulement des laquais et des pages ont voulu
chercher noise à ceux de la Religion à la sortie du temple.

— Que voulez-vous, monseigneur ! fit-il avec un léger mou-
vement d'épaules, cette racaille semble prendre plaisir à attaquer
les nôtres, tout le long de la route de Paris ici.

— Ce n'est que trop vrai, Michel ; mais, espérons que cela
changera bientôt ; que chacun, en France, sera libre enfin de
suivre à sa guise les préceptes de sa religion.

— C'est ce que nous a dit le révérend Robert Graindorge,
monseigneur, pas plus tard qu'hier. Sa révérence nous a fait un
discours dans lequel il nomme ces gens des Amalécites et des
sectateurs de Baal. Nous n'y comprenions pas grand'chose ; mais
ce devait être très-beau ; nous pleurions tous à chaudes larmes.

— Oui, fit le comte en riant, ça devait être beau, en effet. Au château, nous n'avons pas eu de visite ?

— Ma foi, non, monseigneur ; car on ne peut donner ce nom à l'arrivée de ce seigneur étranger.

— Quel seigneur étranger ?

— Celui qui est arrivé au château deux heures après le départ de monseigneur.

— Que me dites-vous donc, Michel ?

— La vérité, monseigneur. Ce gentilhomme, un bien charmant cavalier, est même resté plusieurs jours au château, puis un de ses amis est venu et ils sont partis ensemble ; nous l'avons regretté, il était gai, aimable : il avait toujours la main ouverte.

— Ah ! c'est vrai, fit le comte avec une émotion contenue (pour rien au monde il n'aurait consenti à laisser deviner ce qu'il éprouvait, même par ce serviteur de confiance.) C'est vrai ! que j'étais oublieux, nous l'attendions en effet !

— C'est ce que j'ai pensé tout de suite, monseigneur ; madame la comtesse le traitait non-seulement comme une connaissance ancienne déjà, mais encore avec tous les égards qu'on doit à un ami.

— Je remercie la comtesse, Michel, dit Olivier pour qui ces paroles furent un véritable coup de poignard.

— Quel malheur que Mme la comtesse soit absente ! Elle aurait été si heureuse de vous recevoir, monseigneur.

— Comment ?... Quoi ?... la comtesse est absente !

— Depuis deux jours, oui, monseigneur.

— Et vous disiez qu'il n'y avait rien de nouveau au château, Michel ?

— Dame ! monseigneur.

— Rixe avec les catholiques, un ou plusieurs hommes tués ; arrivée de ce gentilhomme, mon ami, qui m'attend pendant plusieurs jours ; départ sabbat de la comtesse qui jamais ne met le pied hors du château, si ce n'est pour aller au prêche ; pardieu ! Michel, il me semble que l'énumération est assez belle ; à moins d'incendie ou d'attaque à main armée, je ne vois pas ce qu'on pourrait y ajouter de plus.

Ces paroles furent prononcées d'une voix brève, saccadée, avec un accent de fausse gaieté, dont le valet fut si complètement interloqué, qu'il ne sut plus quelle contenance tenir.

— En ce moment on gratta doucement à la porte.

Michel sortit.

— Eh bien ! lui demanda le comte lorsqu'il rentra, qu'y a-t-il encore ?

— Rien, monseigneur. C'est la camériste de mademoiselle de Saint-Hyrem qui demande de la part de sa maîtresse si monsieur le comte consent à accorder quelques minutes d'entretien à mademoiselle de Saint-Hyrem.

— Ah ! fit-il avec une expression singulière, mademoiselle de Saint-Hyrem n'a pas quitté le château, elle ?

— Non, monseigneur. Que répondrai-je ?

— La camériste est là ?

— Oui, monseigneur, elle attend la réponse.

— Dites-lui que, dans quelques minutes, j'aurai l'honneur de me rendre aux ordres de Mlle de Saint-Hyrem.

Michel sortit pour s'acquitter de l'ordre qu'il avait reçu.

Le comte demeura, pendant quelques instants la main appuyée sur un meuble, pâle, les yeux à terre, en proie à une douleur horrible.

Olivier du Luc était jaloux, nous l'avons dit, jaloux sans motifs, sans raison, sans but, instinctivement, mais il aurait été

désespéré que cette jalousie, dont il sentait dans son for intérieur le ridicule, fût devinée ou seulement soupçonnée.

Les maladroitesses révélations de Michel le confondaient ; il avait causé avec son valet de confiance, ainsi qu'il en avait l'habitude, pour tuer le temps et s'amuser de son humeur bizarre ; mais il avait le cœur trop haut placé, le caractère trop noble pour interroger un valet, son honneur, son honneur même dussent-ils en dépendre. Bien qu'il fût dévoré par le hideux serpent de la jalousie, qu'une rage sourde fit bouillir ses artères, il n'aurait consenti à aucun prix à compléter les révélations qu'il avait surprises. A la comtesse seule il appartenait de lui dire la vérité sur les soupçons qu'il avait conçus. Avant tout, son honneur devait rester sauf aux yeux du monde ; au ridicule d'être trompé, il ne consentirait jamais à ajouter celui d'un scandale. Si la comtesse était coupable, eh bien ! il se séparerait d'elle, sans bruit, sans reproches amers ; il l'abandonnerait à ses remords.

Telles étaient les pensées qui traversaient en foule le cerveau brûlant du comte. Soudain il se redressa. Un sourire pâle s'esquissa sur ses lèvres crispées.

— Si elle n'était pas coupable ? murmura-t-il. Si toutes ces apparences qui l'accusent étaient fausses ? Jeanne m'aime, j'en suis sûr ; jamais un mot, un regard n'ont terni, même légèrement, notre bonheur intime ; elle chérit son enfant, le mien ; allons, je suis fou ! Sur mon âme je me forge des chimères. Jeanne est sainte et pure ; jamais l'ombre d'une mauvaise pensée n'a traversé son esprit, même en rêve ; c'est ma jalousie maudite qui me crée ainsi des monstres des faits les plus simples, les plus naturels. Allons ! ne songeons plus à toutes ses billevesées. Il est temps d'aller voir ce que désire mademoiselle de Saint-Hyrem.

Et il ajouta au bout d'un instant :

— Elle est bien belle, mademoiselle de Saint-Hyrem, trop belle peut-être !

Il sourit, haussa légèrement les épaules, jeta un regard de côté sur une glace de Venise, retroussa sa fine moustache brune et quitta la chambre en faisant gaillardement sonner ses éperons sur les dalles.

Le comte du Luc craignait un peu Mlle de Saint-Hyrem, il en avait presque peur.

Pourquoi ? le comte n'avait jamais osé s'interroger sérieusement à ce sujet.

Sévèrement élevé par son père, qui, jusqu'au jour de son mariage, ne l'avait pas un seul instant perdu de vue, le comte Olivier était demeuré complètement étranger à l'existence déreglée des gentilshommes de son âge.

Marié, l'amour profond qu'il éprouvait pour sa femme lui avait tenu lieu de tout. Heureux auprès d'elle, il n'avait pas songé à chercher au dehors ce qu'il avait auprès de lui.

Donc, il ignorait bien des choses. Il était presque seul de son espèce en ce siècle où la galanterie, pour lui donner un nom honnête, avait fait des progrès tels que le mariage n'était considéré par le plus grand nombre que comme un mal nécessaire, un moyen de rétablir une fortune perdue ou compromise par des excès de toutes sortes.

Bien souvent ses amis lui avaient reproché en riant son rigorisme et son puritanisme qui faisaient tache au milieu de leurs joies et de leurs folies ; mais il n'en avait tenu compte ; pas plus qu'il n'avait compris les demi-mots que parfois ils lui avaient lancés sur la beauté radieuse de Mlle de Saint-Hyrem,

beauté qui, ajoutaient en souriant ces amis, formait un heureux contraste avec celle de la comtesse.

Cependant, malgré lui, et quoi qu'il en eût, ce n'était pas sans un indéfinissable tréssailement intérieur que le comte se rendait à l'invitation de Mlle Diane de Saint-Hyrem.

Le comte traversa d'un pas pressé divers appartements : Mlle de Saint-Hyrem occupait un vaste appartement situé dans l'aile du château, précisément opposée à celle où Olivier du Luc avait le sien.

Les quelques pièces, il y en avait cinq données en toute propriété à son amie, communiquaient avec son appartement par un long corridor noir, percé dans l'épaisseur de la muraille et aboutissant à l'alcôve même de la chambre à coucher de la jeune fille.

Ces chambres étaient meublées avec le goût le plus recherché que l'époque comportait.

Dès que le comte se présenta, la camériste le précéda et, après l'avoir annoncé, elle l'introduisit dans un délicieux boudoir enbaumé, parfumé des senteurs les plus suaves, où régnait un demi-jour doux et habilement ménagé.

Sur une pile de coussins, Diane de Saint-Hyrem était à demi-couchée dans le déshabillé le plus coquet, le plus galant, disons le mot, le plus provocateur.

Sa main droite, blanche, fine, un peu longue, aux doigts effilés et, aux ongles rosés tombant négligemment ; de la gauche, elle tenait un livre entr'ouvert et que, certainement, elle ne lisait pas.

Au nom du comte, elle se redressa vivement ; d'un geste elle ordonna à la camériste de sortir, et, laissant filtrer un regard humide d'une douce langueur, sous ses longs cils de velours, elle tourna à demi la tête vers son visiteur avec un sourire qui laissait entrevoir la double rangée de perles cachées derrière ses lèvres incarnadines.

Olivier salua silencieusement et attendit.

Il y eut une courte pause.

Tous deux s'examinaient à la dérobée.

Mais, dans certaines situations, la femme, cet être si faible et si craintif en apparence, est cent fois plus forte et plus résolue que l'homme le plus brave. La jeune fille en donna la preuve en cette circonstance en entamant nettement l'entretien :

— J'ai, il y a quelques minutes seulement, monsieur le comte, dit-elle de sa voix suave et mélodieuse comme un chant d'oiseau, appris votre retour à Mauvers. J'ai des remerciements à vous adresser pour la gracieuseté avec laquelle, au lieu de m'attendre chez vous, il vous a plu de me faire l'honneur de venir jusqu'ici.

— Mademoiselle, répondit le comte en s'inclinant, vous êtes femme ; de plus, vous êtes l'amie la plus chère de la comtesse du Luc ; vous avez daigné accepter l'hospitalité dans notre demeure ; c'était à moi seul à me déranger. Vous avez manifesté l'intention de me voir ; j'attends respectueusement qu'il vous plaise de m'apprendre quel motif impérieux vous a fait désirer cet entretien.

La jeune fille regarda le comte à la dérobée et sourit avec finesse.

— Avant tout, monsieur le comte, reprit-elle, faites-moi, je vous en supplie, l'honneur de prendre un siège ; et, comme Olivier semblait hésiter, il me sera impossible de parler si vous demeurez ainsi debout, ajouta-t-elle ; j'aurais peur que vous m'échappiez. Peut-être cet entretien sera-t-il plus long que vous ne le supposez.

Elle étendit le bras, approcha un siège des coussins sur lesquels elle était demi couchée et le désigna au comte. Celui-ci salua et s'assit, bien qu'avec une secrète répugnance qui n'échappa pas à la malicieuse jeune fille et la fit de nouveau sourire à la dérobée.

— Là ! dit-elle, je vous aime mieux ainsi. Maintenant causons, j'ai bien des choses à vous dire.

— A moi, mademoiselle ?

— Certes, monsieur le comte ; pourquoi, s'il vous plaît, prendre cet air étonné ? D'abord et avant tout, mon devoir est de vous rassurer.

— Me rassurer ?

— Je l'ai dit ; Jeanne est partie depuis deux jours.

— Je le sais, mademoiselle.

— Ah !... mais ce que vous ignorez c'est qu'elle a été appelée par un exprès au chevet de M. de Barbantane, son grand-oncle que vous connaissez ?

— Certes, mais je ne le supposais pas si malade.

— Ce que c'est que de nous, dit-elle avec une fine ironie ; il paraît que le digne seigneur a été déçoué à la chasse, par un sanglier ; vous savez qu'il adorait la chasse, M. de Barbantane ? Eh bien, il est en ce moment en train de trépasser ; il est même probable qu'à cette heure il est mort ou peu s'en faut. Tenez, voici la lettre écrite du château de Viry ; et elle présenta au comte le papier qu'il repoussa doucement.

Mais dans ce mouvement si simple en apparence, par hasard ou autrement, qui saurait le dire ? les deux mains se rencontrèrent ; ce fut comme un choc électrique ; la main du comte resta dans celle de la jeune fille ; ils échangèrent un long regard et se turent.

Il y eut un silence, tout chargé de voluptés étranges.

A quoi rêvaient-ils ?

Le comte fit un effort pour retirer sa main.

La jeune fille la retint doucement dans la sienne, et d'un ton languissant :

— Pourquoi me fuir ? Avez-vous donc deviné que je vous aime, Olivier ? murmura-t-elle d'une voix que l'émotion semblait briser.

Le comte tréssaillit.

— Oh ! silence, s'écria-t-il, silence, Diane ; au nom du ciel, ne parlez pas ainsi !

— Pourquoi donc ! l'amour vrai, dévoué, est-il chose si commune qu'on le doive ainsi mépriser quand on le trouve en travers de sa vie ?

— Diane !

— Je t'aime ! murmura-t-elle, je t'aime !

Et se penchant vers le comte, la chevelure en désordre, les yeux brillants, la poitrine haletante, ses lèvres amoureuses se tendirent vers lui comme pour quérir un long et voluptueux baiser.

Fasciné, hors de lui, le comte se pencha : leurs lèvres se joignirent.

— Ah ! s'écria-t-elle avec une expression intraduisible, en lui faisant un collier de ses bras, tu m'aimes, Olivier, tu est bien à moi, cette fois !

Ce mot fut le réveil.

Le comte se rejeta vivement en arrière, repoussa la jeune fille qui tomba pâle, à demi-pâmée sur les coussins, se leva, la salua gravement, et d'une voix, que son agitation intérieure faisait malgré lui trembler :

— Adieu, mademoiselle de Saint-Hyrem, dit-il, je me rends auprès de Mme la comtesse du Luc, ma femme !

Puis après un nouveau salut il sortit sans se retourner.

Diane de Saint-Hyrem eut un moment de rage folle ; elle fit un bond de panthère pour s'élançer, mais soudain elle se laissa retomber mollement sur les coussins, et fixant sur la porte par laquelle était sorti le comte, un regard chargé de haine et de honte, tandis qu'un sourire d'une expression étrange plissait les commissures de ses lèvres pâles :

— Tu m'échappes cette fois, murmura-t-elle d'une voix sourde. Va, cours rejoindre ta femme, mais sans cœur ! Mais, quoi que tu fasses, j'en jure Dieu, tu seras à moi, duissé-je, pour y réussir, passer sur le cadavre de celle que tu me préfères !

.....
A la tombée de la nuit, le comte du Luc monta à cheval, quitta le château, suivi d'un seul domestique, et se dirigea vers le château de Viry, propriété de M. de Barbantane.

La scène qui avait eu lieu entre lui et Diane de Saint-Hyrem avait fait oublier sa jalousie à Olivier ; le baiser donné par lui dans un moment de voluptueux égarement à la séduisante sirène lui pesait comme un remords. Il se sentait coupable sinon de fait, du moins d'intention envers sa femme.

Cette première faute qu'il avait commise par un entraînement fatal, jetait une ombre sur son amour, jusque-là si pur pour Jeanne. Il voulait la voir, la presser sur son cœur, purifier par ses saintes caresses le double baiser, âcre, brûlant, qu'il avait donné et reçu d'une autre femme ; effacer ainsi la trace de la faute à laquelle il avait failli succomber.

Comme première punition, il s'imposa la tâche bien dure pour lui cependant, de ne pas dire un mot à la comtesse des faits qui s'étaient passés au château pendant son absence ; ce qu'il y eut de plus méritant, ce fut qu'il tint strictement la parole qu'il s'était donnée à lui-même.

L'arrivée imprévue du comte du Luc au château de Barbantane, causa une douce et joyeuse surprise à la comtesse. Elle était loin d'espérer un si grand bonheur.

Olivier fut charmant ; il sentait qu'il avait beaucoup à se faire pardonner.

La blessure de M. de Barbantane était grave, cependant, après la levée du premier appareil, le chirurgien, appelé en toute hâte et qui passait pour un habile homme, avait répondu de la guérison du vieux seigneur. A la vérité, le traitement serait long, mais il n'y avait aucune crainte à conserver.

Le comte et la comtesse demeurèrent quelques jours auprès du malade, puis, lorsqu'ils eurent reconnu que les prévisions du chirurgien étaient justes, s'étaient réalisées, que tout danger avait disparu, il prirent congé de M. de Barbantane et retournèrent de compagnie à Mauvers.

Pendant le trajet, le comte se résolut à avouer à sa femme quels motifs lui avaient fait quitter le château.

Il lui raconta dans les plus grands détails comment son nom, sa position dans le parti huguenot, à cause du rôle important que son père avait joué parmi ceux de la Religion, exigeaient impérieusement qu'il ne demeurât pas indifférent devant les événements graves qui se préparaient, en dernier lieu, il lui annonça qu'il avait été choisi pour être un des députés de la noblesse protestante qui devaient, au nom du parti, adresser de respectueuses remontrances au roi Louis XIII et à la reine-mère.

Madame du Luc pâlit plusieurs fois pendant le long récit

de son mari, un pressentiment douloureux lui serrait le cœur, mais elle avait l'âme trop grande pour dissuader Olivier de faire ce qu'il considérait comme un devoir.

— Les roses de notre bonheur sont effeuillées jusqu'à la dernière, murmura-t-elle d'une voix douce et plaintive en étouffant un soupir. maintenant, il me faudra sans cesse trembler sur vous, mon cher seigneur !

— J'espère, dit le comte, qui n'en croyait pas un mot, que tout cela finira mieux que nous ne le supposons ; le roi comprendra la justice de nos remontrances ; il verra le gouffre dans lequel d'ineptes favoris veulent plonger notre malheureux pays, il fera droit à nos réclamations.

— Non, Olivier, répondit la comtesse en hochant tristement la tête, ne vous leurrez pas d'un espoir impossible à réaliser ; il n'en sera pas ainsi ; cela finira par une guerre d'autant plus terrible qu'elle sera faite entre frères.

— Une guerre ! oh ! vous vous abusez, Jeanne.

— Non, Olivier ; je ne m'abuse pas ; je ne vois malheureusement que trop clair ; bientôt vous reconnaîtrez...

— Qui vous fait supposer cela ?

— Ecoutez, Olivier, M. le comte de Fargis, mon père, était un homme de grand sens, n'est-ce pas ?

— Certes ! Jeanne, et qui plus est, d'une vaste intelligence.

— Eh bien ! savez-vous ce qu'il avait coutume de dire ? Ces mots ont été si souvent répétés devant moi, qu'ils sont demeurés gravés dans ma mémoire, M. de Fargis disait ceci ; écoutez-moi bien Olivier ?

— Je suis tout oreilles, ma chère Jeanne.

— La France, par sa position topographique, par son climat, par les mœurs et le caractère de ses habitants, est un pays essentiellement catholique ; elle veut surtout le gouvernement d'un seul, comme toutes les agglomérations d'hommes de race gallo-romaine. Les protestants sapent par la base, sans s'en douter eux-mêmes, les principes monarchiques ; discutent les faits ; égalisent les droits, les devoirs ; allument des lumières qui, s'ils n'y prennent garde, deviendront des torches dévorantes par lesquelles ils seront eux-mêmes consumés ; en un mot, pour eux la « chose publique » est le gouvernement de plusieurs, et non celui d'un seul : l'appel à tous les talents, à toutes les intelligences ; ils convient la foule à participer à l'œuvre générale, qu'ils poursuivent sans relâche, et ouvrent ainsi des débouchés terribles à toutes les aspirations, à toutes les convoitises, à toutes les ambitions.

Quelle que soit la force des protestants en France ils succomberont parce que le pays tient à ses vieilles croyances et sacrifiera tout pour les maintenir. Le protestantisme, c'est la révolte de ce que ses partisans supposent être le droit, contre le fait reconnu légitime.

Les hommes meurent, les dynasties s'éteignent ; le fait reste debout et triomphant. Catherine de Médicis l'avait bien compris, lorsqu'elle imagina la sinistre tragédie de la Saint-Barthélemy qui ne réussit qu'à moitié ; Henri IV, ce héros, ce roi de génie, le comprit si bien lui aussi, que, s'il n'avait consenti à se faire catholique, malgré ses succès et l'amour du peuple, jamais il n'aurait été roi de France.

Le protestantisme est possible en Suisse qui est un pays de montagne, dans la froide et égoïste Angleterre, dans la brumeuse Allemagne, mais en France nous avons le cœur trop chaud, l'esprit trop futile, l'âme trop généreuse, l'intelligence trop curieusement vaste, pour que jamais le protestantisme réussisse à être autre chose que le schisme, sans importance, d'une mino-

rité infime de la nation. Voilà ce que disait mon père, Olivier, ce compagnon du roi Henri IV, qui avait versé son sang sur vingt champs de bataille qui, mûri par l'expérience, jugeait de haut, sans partialité, comme sans faiblesse, les hommes et les choses. Réfléchissez à ces paroles, mon cher cœur.

Un sourire triste erra un instant sur les lèvres du comte, il baissa la tête et ne répondit pas.

Le voyage continua pendant près d'une heure sans que les deux époux échangeassent un seul mot.

Tous deux réfléchissaient profondément.

Enfin, lorsqu'ils ne furent plus qu'à une portée de mousquet de Mauvers, le comte se pencha vers sa femme, et, comme s'il eût continué la conversation interrompue depuis si longtemps :

— Cependant, ma chère Jeanne, dit-il avec mélancolie, l'honneur m'ordonne de combattre dans les rangs de ceux dont je partage les croyances, et cela quoi qu'il puisse advenir.

— Loia de moi, mon cher seigneur, répondit-elle avec un doux et triste sourire, le désir de vous écarter de ce que vous pensez être votre devoir ; vous êtes gentilhomme de nom et d'armes ; vous ne devez écouter que la voix impérieuse de votre conscience ; un de vos ancêtres qui tomba vaillamment à Poitiers aux côtés du roi Jean, avait pour devise : « Boute en avant ! Tout pour l'honneur ! » votre route est toute tracée.

— Je vous remercie de me parler ainsi, ma chère Jeanne ; j'avoue que je redoutais réellement de vous révéler les devoirs nouveaux qui me sont imposés par la confiance de mes congénaires.

— Pourquoi donc cela, s'il vous plaît, mon cher seigneur ?

— D'abord, parce que la voie dans laquelle je m'engage peut me conduire à des résultats terribles que je n'ose prévoir, mais qui me font trembler pour notre bonheur.

— Mon cher Olivier, notre sort et notre bonheur sont entre les mains de Dieu ; rien n'arrive sans son ordre ; un insecte ne disparaît pas de la surface du globe sans qu'il l'ait décidé. Ainsi, nous ne sommes dans ses mains puissantes que des instruments passifs, dont il se sert selon ses plans grandioses pour concourir à l'accomplissement d'une œuvre dont nos yeux sont trop faibles, notre intelligence trop étroite pour entrevoir même la plus simple parcelle.

Le comte arrêta son cheval, pendant deux ou trois minutes, il considéra sa femme avec une expression singulière.

— Qu'avez-vous donc, mon ami ? lui demanda-t-elle toute rougissante.

— Je n'ai rien, Jeanne, répondit-il doucement, rien, sinon que je vous admire. Vous êtes, en vérité, une femme étrange ! Chaque jour, j'apprends à vous connaître davantage ; votre âme renferme des trésors d'intelligence que je n'avais jamais soupçonnés, moi, pour qui, cependant, vous n'avez rien de caché. Où donc trouvez-vous tout ce que vous dites ?

— Dans mon cœur, mon ami : c'est lui qui m'enseigne, c'est par lui que je me dirige.

— Vous avez raison, Jeanne, le cœur est toujours le meilleur guide pour une femme telle que vous l'êtes.

— Je ne me laisserai pas étonner par vos compliments, mon cher seigneur ; quel était votre second motif pour craindre de me révéler vos projets ?

— Je ne vous cacherai pas plus celui-là que je ne vous ai caché l'autre ; seulement, il est d'une nature excessivement délicate, je réclame d'avance toute votre indulgence.

— Elle vous est acquise, mon cher Olivier, parlez sans crainte, répondit-elle avec un gai sourire.

— Eh bien ! je pensais que, quoique protestante comme moi, vous ne verriez qu'avec déplaisir mon intention de servir les intérêts de la religion.

— Ah ! je comprends, parce que je suis, n'est-ce pas, une catholique convertie ?

— C'est cela même, je suis heureux que vous m'ayez évité l'ennui d'une si difficile explication.

— Vous vous trompez, mon cher Olivier, nous autres, femmes, lorsque nous nous donnons à celui qui nous aime, nous nous donnons tout entières ; les femmes ne vivent que par le cœur, c'est à dire par l'amour. Nous sommes toutes un peu païennes, fit-elle ne souriant ; notre religion, notre foi, notre espérance, tous ces grands mots se résument pour nous par ceci : aimer et être aimée, la religion de celui que nous aimons devient aussitôt la nôtre, comme nous poussons tout à l'extrême, le bien comme le mal trop souvent, nous devenons instantanément ou de dévotes catholiques, ou de ferventes protestantes, selon que celui qui possède notre amour est l'un ou l'autre. Ne craignez donc pas que je vous arrête, Olivier, ajouta-t-elle avec une certaine animation dans la voix ; bien loin de là, si c'était nécessaire, je vous exciterais, au contraire, à persévérer ; vous voyez que je suis franche. Que la volonté de Dieu soit faite ! mon ami, je saurai me résigner. Cette absence sera longue, sans doute ?

— Je ne le suppose pas, à moins cependant, ce qui peut fort bien arriver, que les chefs du parti prennent la résolution de tenter de nouveau le sort des armes.

— Cela est inévitable, mon ami ; le parti protestant est trop puissant ; il cause à l'entourage du roi, car Louis XIII est trop jeune encore pour gouverner par lui-même, il cause, dis-je, des inquiétudes trop sérieuses à l'entourage du roi, pour que ceux qui gouvernent en son nom notre malheureux pays n'essayent pas de l'abattre par tous les moyens.

— Oui, Jeanne, et vous me rendez bien heureux par cette franchise qui me donne toute ma liberté d'action et me fait ainsi capable de rendre, autant que mon courage et mon intelligence me le permettront, d'utiles services à mon parti.

— Comptez-vous demeurer longtemps au château près de moi, mon cher Olivier.

— Malheureusement non, les événements se pressent avec une rapidité qui présage une catastrophe prochaine ; je serai obligé de vous quitter dans un ou deux jours au plus tard. Ce n'est que trop vrai, ma chère Jeanne, mais rassurez-vous ; au cas où il y aurait une levée de boucliers, mon premier soin serait d'accourir près de vous, afin de vous mettre à l'abri de toute vexation. Grâce à Dieu, nous pousséons assez de châteaux et, au besoin, assez d'amis pour qu'il me soit facile de vous trouver un asile sûr.

— Si je n'avais un fils auquel je dois tous mes soins, mon cher Olivier, sachez bien que je ne consentirais pas à m'éloigner de vous, que rien ne saurait me contraindre à éviter de prendre ma part de vos dangers. Mais ici l'épouse doit céder le pas à la mère ; j'ai fait deux parts de mon cœur, vous avez la plus grande, votre fils à la seconde...

— Allons, Jeanne, s'écria-t-il gaiement, tout ira bien, vous êtes, sur mon honneur ! une véritable héroïne.

— Non, mon ami, reprit-elle doucement, je suis une femme qui aime, voilà tout. Conservez toujours en moi la foi et la confiance que j'ai en vous, et, quoi qu'il arrive, jamais le malheur ne pourra nous atteindre.

— Oh ! je le défie de jamais s'approcher de nous, s'écria-t-il avec entrainement.

— Qui sait ? murmura-t-elle avec un sourire mélancolique.

En ce moment, ils atteignirent l'avancé du château.

On les avait aperçus de loin.

Le pont-lévis était baissé ; plusieurs personnes attendaient leur arrivée.

Parmi ces personnes, la plus rapprochée même, le comte distingua Diane de Saint-Hyrem, il se sentit rougir intérieurement.

La comtesse avait aussi aperçu son amie.

Elle frappa joyeusement des mains.

(A CONTINUER.)

(Commencé le 1er Janvier 1881 — No. 54.)

AVIS IMPORTANT.

Les personnes qui ont souscrites au FEUILLETON pour l'année courante et qui n'ont pas encore payé leur abonnement, voudront bien se rappeler que, le mois de mars expiré, les conditions posées au commencement de l'année seront strictement mises en force. Voyez ces conditions sur la dernière page.

LES ÉDITEURS.

LA DAME DE PIQUE

OU

LE NIHILISME EN RUSSIE.

CHAPITRE V.

LE PROCÈS DE VÉRA — (Suite.)

— Et cette condition ils la remplissent singulièrement, riposta vivement l'impétueux vieillard. Il n'y a pas quinze jours, à Moscou, vos gendarmes, vos sergents de ville et vos gardiens de rues n'ont-ils pas eu à lutter contre une bande de ces lous enragés, qui ont blessé plusieurs de vos braves soldats ?

— C'est vrai, général ; mais ce que vous oubliez, c'est que les coupables ont été punis, et, toutes les fois qu'ils recommenceront, je puis vous assurer qu'ils le seront et sévèrement.

— Quand ils seront découverts.

— La haute police et la gendarmerie les découvriront, l'ordre donné par Sa Majesté est formel : riposter avec fermeté, n'attaquer jamais.

— J'ai entendu déjà cette phrase bien souvent, et, certes, ce n'est pas moi qui accuserai le tzar de manquer de sagesse, mais Sa Majesté ne peut juger que sur les rapports qui lui sont faits, et je le crains bien, ces rapports sont souvent atténués par des traîtres.

— Que votre Excellence me pardonne de l'interrompre, fit le colonel des gendarmes Artamof, que ce mot avait fait se redresser comme s'il eût reçu un coup de fouet, je ne sais ce qui se passe ailleurs, mais dans la gendarmerie il n'y a que de braves et fidèles soldats.

— Braves et fidèles, j'en suis certain, mon cher Artamof, mais peut-être trop attachés à leur souverain pour deviner la scélératesse des Nihilistes.

— Dites folie, reprit le chef des gendarmes.

— Je dis scélératesse seulement, parce que je ne trouve pas un mot plus énergique, s'exclama le vétéran ; dans les documents que voici, je les ai lus avec horreur, lisez-les, vous aussi, vous trouverez les lignes abominables par lesquels le soi-disant comité cos-

mopolitique de Moscou déclare un fait sublime, la tentative d'assassinat commis par Karakorof sur la personne de Sa Majesté au Champ-de-Mars.

— C'était un fou qui n'avait pas de complices.

— C'est possible, mais il aura des imitateurs, il en a même eu déjà, faut-il que je vous rappelle un drame sanglant dont j'ai été témoin et dont la victime fut un homme haut placé ?

« C'était le 17 août dernier, je revenais de la chapelle du Gastindvor avec le général Mézentsov, aide de camp général en chef de la troisième section de la chancellerie particulière de l'empereur, nous venions d'arriver à la rue des Italiens, à l'endroit où elle coupe la place Michel, je causais avec le colonel Makorof, deux jeunes fous, mis avec élégance, nous croisèrent.

« A ce moment le général poussa un grand cri et tomba à la renverse, je le regus sanglant dans mes bras, la poitrine ouverte par un coup de poignard, demeuré dans la plaie.

« Pendant que je le soutenais, Makorof s'élançait sur son assassin, un coup de revolver, tiré par le complice de ce dernier, fit lâcher prise au colonel, tandis que profitant de notre stupeur, les deux scélérats s'élançant dans un drocki qui stationnait en cet endroit, disparaissaient dans la foule, sans que personne essayât de les arrêter ! Vous faut-il un second exemple, je vous citerai encore celui du général Trépof, dont vous tenez place. Celui-ci c'est uno de ces mégères... Véra Sassoulitch, une énergumène, elle est arrêtée et va passer en jugement reprit le général, l'exemple que vous réclamez sera fait par un jury, devant lequel elle doit comparaître dans quelques jours.

— L'exemple pourrait être un scandale, dit Pankratief en laissant tomber ses bras avec découragement.

— Quoi, une condamnation serait un scandale ?

— Une condamnation, non, mais un acquittement, oui.

— Ce serait en effet, un peu fort, gronda Artamof.

— Mais peu probable, ajouta le général des gendarmes en souriant.

— Avec l'audace des Nihilistes il ne faut répondre de rien, fit l'invalidé, la magistrature n'est rien moins que sûre ; plusieurs juges pris parmi les médiateurs ou dans la petite noblesse font une opposition secrète au gouvernement, quant aux jurés, j'ai de graves raisons pour m'en défier.

Le général Drentheln ne souriait plus. — Cela ne doit pas, ne peut pas être, dit-il d'un air ferme ; un échec sur ce terrain serait pour le gouvernement une défaite dont les conséquences pourraient être funestes. Le devoir de la police, comme celui de la gendarmerie, est d'employer tous les moyens pour éviter un acquittement.

— En fait de moyens, je n'en connais qu'un, reprit tristement Pankratief.

— Lequel ?

— L'or, beaucoup d'or, le tintement des impériales est le seul bruit qui pénètre jusqu'à ces consciences vanales.

— Il y a aussi celui des sabres traînant sur les pavés du prétoire, ajouta Artamof.

— L'or des Nihilistes vaut malheureusement le notre, et la crainte du poignard est plus efficace que celle du sabre, dit entre ses dents l'ex-tuteur de Fœdora ; or, je sais déjà qu'ils veulent employer l'un et l'autre.

— Ils n'oseraient pas ! s'écria le colonel de gendarmerie.

— Ils oseront ! au contraire ; en voulez-vous la preuve ?

— Montrez, fit Drentheln.

Pankratief prit un portefeuille dans sa poche et en tira un

fragment informe de papier, sur lequel était écrit au crayon :

« Une séance de Nihilistes a eu lieu aujourd'hui, midi 1½, chez Vassilief, pendant la parade ; la réunion était nombreuse, il a été décidé d'acheter ou d'intimider les jurés dans le procès V. S. demain et jours suivants ; affiches menaçantes seront placardées par tous la ville. »

— Cette dénonciation n'est pas signée, remarqua le général, c'est peut-être une mystification.

Sans répondre, l'invalido posa le doigt sur l'angle du papier, on y voyait trois points disposés en triangle régulier.

— Vous connaissez ce signe, demanda Drentholn.

— C'est celui d'un de nos plus fins espions, répondit Pankratief, mais d'un espion que je soupçonne de nous vendre après nous avoir avertis.

— Dans tous les cas, nous sommes prévenus. Colonel, disposez de tous vos gendarmes, il ne faut pas qu'un seul placard soit affiché.

— Vos ordres seront exécutés, Excellence, j'en réponds sur mon honneur.

La guerre ainsi déclarée ne pouvait pas tarder à éclater.

Dès le lendemain, les conspirateurs les plus intelligents purent s'apercevoir que la police et la gendarmerie commençaient à s'occuper d'eux.

Quelques-uns en furent peut-être effrayés, mais Nadiégo s'en réjouit. Notre force et notre habileté va enfin s'affirmer, dit-elle à Fœdora, et le public va voir que tous les gendarmes blous de Drentholen, les quartelniki, les gardavoï, les bouthchniki et les espions de la 3^{me} section, ne sont que des niais que nous allons mettre sur les dents, sans qu'ils puissent rien empêcher.

Ce n'est pas en France seulement que le ridicule tue. Ceux dont tout un peuple rit, sont, dans quelques pays que ce soit, bien malades.

Ce premier jour la police en fut pour ses frais. Ses embuscades, ses patrouilles n'aboutirent qu'à beaucoup de fatigue et à l'importante arrestation de trois ou quatre ivrognes.

La journée de la comtesse et de sa compagne fut mieux remplie. Fœdora que personne, surtout son père, ne songeait à soupçonner, ajouta sur son carnet les noms de vingt souscripteurs importants : le sénateur Liebof ; Grégorief, marchand de 1^{er} guilde, fournisseur de la cave de Sa Majesté, nihiliste convaincu ; l'élégante libre-penseuse la princesse Tchernikof, femme d'un aide de camp du tsarévitch ; l'archimandrite Pholosopof ; deux professeurs de l'Université ; la belle Milaia Malikof, précieux espion à la cour, où elle avait ses entrées ; le libraire Lazaref ; le médiateur Papof ; le docteur Crucheman, un des flambeaux de l'académie de médecine, et plusieurs autres, dont les souscriptions dépassèrent de beaucoup les espérances qu'avait pu concevoir la gracieuse quêteuse à domicile.

Nadiégo ne fut pas moins heureuse dans sa tournée. Pour elle, Fœdora n'était qu'une caissière de la révolution, ce qu'on appelle vulgairement une vache à lait ; tout en lui persuadant qu'elle était la cheville ouvrière du parti, la Sibérienne avait soin de lui laisser ignorer tout ce qui touchait à l'organisation essentielle d'une conspiration, dont avec quelques révolutionnaires actifs et prudents elle se réservait de faire mouvoir les fils.

A ses yeux la comtesse Kamdukof passait pour une exaltée, se forgeant un idéal de réformes impossibles à atteindre et trop foncièrement bonne pour diriger une bataille sans pitié et sans merci contre la société. Ce qu'il lui fallait à elle, c'était la vengeance, les meurtres, les assassinats, les incendies, la ruine d'une

nation qu'elle détestait de toute la puissance de sa haine, et pour complices des hommes profondément pervers, des conspirateurs endurcis, ne reculant devant aucun crime, incapables de crainte ou de pitié, de vrais nihilistes, des démolisseurs acharnés à la ruine et à la destruction de toute autorité civile, politique et religieuse.

De ces hommes, il s'en trouve partout pour le malheur des nations ; une sorte de franc-maçonnerie infernale les unit pour l'œuvre fatale, sans se connaître ; ils se cherchent et se devinent.

Le public qui les rencontre dans la rue, qui les voit dans les salons, dans les palais et jusque dans les églises, se laisse tromper à leur masque ; à ses yeux ce sont des hommes honorables, religieux, amis de l'ordre, dévoués à la religion et à la monarchie, l'hypocrisie sort de manteau à leur scélératesse.

Pendant que tout le monde dormait dans le somptueux hôtel du quai de la Douane, la Sibérienne veillait ; la pensée des trames à ourdir, pour dépister la police, ne chassait pas seule le sommeil de ses yeux allumés par la fièvre. Une idée tourmentait son cerveau : où avait-elle vu l'orateur de la réunion du jour précédent, certainement ce n'était pas la première fois qu'elle le rencontrait. Tout-à-coup elle se frappa le front ; cet homme n'était, ne pouvait être que Vassili Tarakanof, qu'elle n'avait aperçu qu'une fois à Atrada, village appartenant à Fœdora.

Elle sauta à bas de son lit, alluma une bougie, jeta sur ses épaules une pelisse, ses pieds nus s'enfoncèrent sans bruit dans l'épais tapis qui ouatait l'appartement, elle ouvrit avec précaution la porte communiquant avec le cabinet de travail, déplaça un tableau et fit jour le ressort caché dans la boiserie qui, en s'écartant, découvrit l'armoire mystérieuse dans laquelle Fœdora enfermait les papiers compromettants.

Dans cette cachette se trouvaient trois registres, dont un, rédigé en forme de dictionnaire, contenait les noms des conspirateurs de Saint-Pétersbourg, classés par ordre alphabétique.

Nadiégo le prit, le posa sur le bureau et chercha d'abord à la lettre T.

Bien que le cahier T ne contint que les noms commençant par cette lettre, comme ils étaient rangés par ordre de date d'affiliation et non par ordre alphabétique, il lui fallut quelque temps pour trouver celui qu'elle cherchait. Enfin elle le découvrit à la 6^e colonne, écrivit sur un carnet dont elle ne se séparait jamais, « T. Gabriel Grégorévitch, juge, rue Torgopnaia, maison Lefort », prit quelques autres notes et regagna son lit.

Cinq minutes après son plan était fait, elle s'endormait avec le même calme que Napoléon la veille de la bataille d'Austerlitz.

Le jour commençait à paraître quand, en s'éveillant, elle entendit sonner dix heures ; elle se leva aussitôt, s'habilla seule et rapidement, suivant son habitude, passa dans la chambre où, avant de se livrer aux mains de ses femmes, la comtesse prenait chaque matin son premier déjeuner, et lui annonça qu'elle allait sortir pour s'occuper d'organiser la manifestation, sans savoir à quelle heure elle rentrerait.

Fœdora avait elle-même quelques courses à faire pour compléter la liste de ses souscripteurs, aussi ne fit-elle aucune objection.

A onze heures, libre de ses actions, la Sibérienne sortit à pied, héla sur le quai un simple isvoschik qui, à demi gelé, stationnait près de là, et qui se hâtant d'ôter à son maigre cheval la mulette, raidie par sa respiration, dans laquelle il achevait de manger une poignée de paille hachée, accourut aussitôt.

Sans même avoir l'air de remarquer le délabrement du traîneau disjoint, ou les haillons de son conducteur, la Russe s'assit

sur le coussin dur comme une gallette, ramena sur ses genoux le drap usé remplaçant la fourrure, et jeta au cocher l'adresse de Tarakanof.

Le juge habitait dans une maison de chétive apparence, sans concierge, commune à plusieurs locataires et dont la porte, s'ouvrant de l'extérieur, donnait accès à un corridor étroit, blanchi à la chaux, aboutissant à un escalier de briques, délabré, suintant de humidité et exhalant une odeur moitié choux et moitié oignons.

Mais Nadiège était aussi habituée à la pauvreté des isbas, ou maisons de bois des moujiks, qu'au luxe des hôtels les plus somptueux, elle frappa à la première porte, entra dans une pièce carrée occupée par des repasseuses, et s'informa si c'était bien dans cette maison que demeurait sa haute noblesse Gabriel Grégorévich Tarakanof.

Une vieille femme, souvent fatiguée par des questions analogues faites par les plaideurs, répondit brusquement que le juge occupait une chambre à un des étages supérieurs, que sans doute son nom se trouvait sur la porte, et que, dans tous les cas, elle n'était point au service du public pour donner des informations.

Nadiège n'en demandait pas davantage, et, sortant aussitôt, elle s'engagea dans l'escalier visqueux auquel une corde humide servait de rampe.

Plusieurs portes s'ouvraient sur le corridor du premier étage, mais les noms écrits à l'encre, imprimés ou simplement tracés à la craie sur chacune d'elles, ne correspondaient pas à celui qu'elle cherchait; la nihiliste continua son ascension jusqu'à un second étage, où elle frappa à une porte sur laquelle, avec quatre clous, était fixée la carte de la haute noblesse.

Certainement il s'y trouvait quelqu'un, car un bruit de chaînes se fit entendre, suivi d'un chuchotement; cependant quelques minutes s'écoulèrent avant qu'une main ayant fait glisser un petit judas, une voix bourrue demanda à travers la grille qui on était et ce qu'on voulait.

— C'est pour un jugement, répondit la Sibérienne, en faisant tinter dans ses mains quelques pièces d'argent.

— Qui demandez-vous? fit la voix en se radoucissant.

— Sa haute noblesse Gabriel Grégorévich.

— C'est bien, je vais voir s'il est rentré, attendez.

L'attente ne fut pas longue. Après quelques instants, la porte s'ouvrit, et une vieille femme à l'œil soupçonneux l'introduisit dans ce qu'elle appelait le salon, pièce étroite, délabrée, n'ayant de jour que sur une cour intérieure, et pour ameublement que quelques banquettes recouvertes d'un drap frippé? repris en maints endroits par une main inhabile.

— C'est pour un procès? répéta la vieille en regardant la nihiliste en dessous; sa haute noblesse est très occupée, cependant si vous êtes très pressée... ajouta-t-elle avec un clinement d'yeux significatif.

La Sibérienne laissa tomber dans ses mains ridées un rouleau d'argent.

La duègne ne s'attardait probablement pas à une telle prodigalité, car elle ne put dissimuler un tressaillement d'aise en disant: Je vais voir.

— Tous les mêmes, murmura Nadiège, tous, depuis le mendiant jusqu'au général brodé d'or; tant mieux, plus un empire est pourri, plus il est facile à faire tomber, et il faut que la Russie tombe, il faut...

— Entrez! fit la vieille.

Dans un cabinet très-sombre, sa haute noblesse était assise derrière un bureau élevé, couvert de dossiers formant remport

et disposé de telle sorte qu'il était difficile, pour ne pas dire impossible, de distinguer les traits du juge, donc, par surcroît de précautions, les yeux se dissimulaient sous d'épaisses conserves bleues.

Le seul faisceau de lumière qui pénétrait dans la pièce, se projetait en revanche de telle manière sur la partie occupée par le siège destiné aux clients, qu'en aveuglant ceux-ci il éclairait vivement leur physionomie, et donnait au magistrat blotti dans son angle, comme une araignée au fond de sa toile, la faculté de bien voir sans être vu.

Du reste l'ameublement du cabinet avait toute la sévère simplicité qui convient à un juge intègre: un bureau, des rayons chargés de papiers étiquetés ou de livres de droit, et sur les murs une carte de la Russie faisant face à un portrait à l'huile de l'Empereur, dans son cadre noir.

Sans se lever et par un simple mouvement de bras, le fonctionnaire fit signe à Nadiège de s'asseoir en face de lui; puis, quand la porte fut refermée, il toussa avec cette intonation particulière qui chez certains hommes d'affaires paraît signifier: commençons et allons vite, j'ai autre chose à faire qu'à vous écouter.

La Sibérienne ne se pressait cependant pas, elle voulait d'abord savoir à qui elle avait affaire, et dardait sur l'homme caché dans l'ombre son regard pénétrant.

Lui se défilait et toujours silencieux se faisait petit derrière son grand bureau.

Deux minutes au moins s'écoulèrent.

— Enfin qu'est-ce? fit-il avec une certaine irritation.

— Une affaire que vous connaissez déjà, reprit Nadiège en se levant pour se rapprocher du meuble, par trop discret; un procès dans lequel vous serez, je crois, appelé à juger.

— Lequel? fit-il en se courbant, comme pour examiner un dossier.

Mais elle savait à qui elle parlait.

— Le procès dont vous-même nous avez parlé, à Vassili-Ostrov, celui de Vera Sassoulitch.

— Vraiment! Je ne sais ce que vous voulez dire, balbutia-t-il, ni de qui vous désirez m'entretenir.

Jusqu'à Nadiège avait gardé son voile baissé, elle le releva et dit: Regardez-moi mieux encore, je suis des vôtres.

— Nadiège Péetrovna, fit-il en se redressant subitement, l'institutrice et l'amie de Fœdora Mikailovna; sans doute, je vous reconnais, que puis-je faire pour vous?

— Rien pour moi personnellement, mais beaucoup pour la liberté; peut-être mon concours ne vous sera-t-il pas inutile dans la grande bataille qui va se livrer, je viens vous l'offrir.

(A CONTINUER.)

" LE FEUILLETON ILLUSTRE "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois:

UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois:

UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER: STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents 16 cen. la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement; strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & C^{ie},

Boite 1668, B. de P., Montréal.

67, Rue St. Gabriel